

« Contre l'oppression des adultes sur les enfants »
Chapitre 5 de l'ouvrage « *Insoumission à l'école obligatoire* »
de Catherine Baker, paru en 2006

L'écriture de cette première fiche est laborieuse. Que de stratégies mises en œuvre pour trouver les lieux, moments pour travailler ! Et puis je ne me suis pas facilitée les choses en faisant ce choix de lecture. Mais ce n'est sûrement pas un hasard.

J'avais bien un autre livre qui traînait depuis des mois (enfin... peut-être...) dont j'ai commencé une lecture chronologique, linéaire que j'aimerais poursuivre. Mais au retour de notre dernière session à Bordeaux, je me suis griffonnée quelques idées à creuser en lien avec mon thème de recherche.

A la nouvelle lecture de mon récit de vie, j'ai fait un lien avec Dolores, qui nous avait dit de prendre soin de notre enfant intérieur. Et puis quelques mots me sont apparus : « infantilisation » « maturité » « adulte », où y a-t-il opposition ? Il m'apparaissait aussi que la petite fille que j'étais était courageuse, intelligente, sensible, créative, mais que je l'ai perdu ou que je n'en ai pas pris soin.

Je mets alors de côté le livre que je n'arrive pas à terminer pour rechercher des éléments de réflexion sur le site internet des Renseignements Généreux¹ et je récupère quelques ouvrages libres d'accès en PDF à me mettre au chaud sur cette notion de l'enfance. Un particulièrement attire mon attention : « *contre l'oppression des adultes sur les enfants* » de Catherine Baker. Je m'étonne du peu de pages mais est ravie, si la lecture est courte, la fiche de lecture aussi, je pourrais même en faire une deuxième à la fin du week-end !

D'une première lecture en diagonale, je retiens « Milgram » et « Piaget », je vais être en terrain connu. Mais je lis aussi une sensation de colère, certainement par une analyse intuitive du vocabulaire et de la ponctuation marquée d'exclamations et d'interrogations. Ça me rebute clairement, et je doute dans un premier temps de la crédibilité « scientifique » de l'auteure. Je vais tourner deux jours autour de ces pages, en trouvant plein d'idées m'empêchant d'y aller : « Il faut sûrement que je lise le livre en entier, ce n'est pas sérieux une fiche de lecture sur un chapitre... » ou encore « je devrais d'abord me renseigner sur Catherine Baker, elle a peut-être mauvaise réputation »... Ces pensées me font sourire car j'aperçois une figure d'autorité liée à mes questionnements : le détenteur du savoir, adulte et homme, la raison du plus fort, loin des intuitions féminines si peu crédibles.

Qui est Catherine Baker et pourquoi écrit-elle ce livre ?

Catherine Baker vient de Lille, elle est journaliste et a travaillé pour divers journaux dont Libération. Elle a également animé quelques émissions sur France Culture dont les thèmes traitaient de l'enfermement. C'est une femme engagée, dont les thèmes de prédilection illustrent bien une posture libertaire. Son dernier livre « *Pourquoi faudrait-il punir ? Sur l'abolition du système pénal* » paru en 2004 traite de l'abolition du droit pénal et des prisons.

¹Renseignements Généreux, autodéfense intellectuelle, informations et alternatives
<http://www.les-renseignements-generaux.org/>

Elle a aujourd'hui 67 ans et habite un village du Lot où elle a animé par ailleurs en 2014 des ateliers d'écriture.

L'ouvrage « Insoumission à l'école obligatoire » est publié en 2006. Elle écrit ce livre à sa fille qui a alors 14 ans, et qu'elle a élevé en mère célibataire. Le style d'écriture de cet ouvrage est marqué par ce jeu de faux dialogue où Catherine interpelle très souvent sa fille : « *Tu me diras* », « *Ne souris pas* », « *La vie, c'est ce qui bouge, Marie* », « *pense bien à tout ça, ma chérie* » et illustre nombres d'idées par leurs expériences communes : « *Jamais nous n'oublierons « la robe jaune ». Tu avais quatre ans.* ».

Le point de vue personnel, en toute subjectivité assumée se trouve dans le « je », dans la ponctuation expressive qui accentue ce jeu de dialogue : « *Je veux comprendre. Comprendre!* », « *N'empêche... c'est rare* », dans le choix d'un vocabulaire quelques fois familiers qui laisseraient à penser qu'il s'agit d'un premier jet d'écriture, d'une parole lancée en l'air : « *On fout aux gosses des torgnoles* », « *glander à l'école* », et enfin dans le champ lexical très large des émotions : *répulsion ; détesté; horreur ; j'ai honte ; heureuse ; j'étais un peu chagrine...*

Ce livre a pour objectif principal d'expliquer à sa fille les raisons l'ayant amené à ne pas la scolariser, et sa meilleure preuve pour justifier son choix est l'épanouissement de cette dernière. Je pense aussi que le style d'écriture est un choix en adéquation avec le sujet abordé, pour illustrer ce que peut être une relation horizontale entre une enfant et son adulte de mère, mais aussi provoquer les conservateurs au langage banalisé. Elle signifie par là qu'elle est humaine avant d'être mère ou femme de ou écrivaine ou journaliste. Et c'est avec cet état qu'elle considère les relations avec les autres et non en rapport à une fonction, un fonctionnement souvent pré-établi.

Catherine Baker s'autorise ce ton, bien souvent cynique, tout en apportant des éléments de réflexion, des citations. Elle s'appuie alors sur ses lectures assez éclectiques, puisque je retrouve des sociologues, psychologues, historiens, pédagogues.

De quoi est-il question ?

« *L'enfant est la propriété de l'adulte. C'est sa petite chose* » (première ligne, page 1)

Pour Catherine Baker il est nécessaire de déconstruire la notion d'enfance, tout d'abord parce qu'elle implique un rapport de domination adulte-enfant. Ensuite, « l'enfant » comme idée récente dans notre Histoire, est un groupe sociologique spécifique de notre société contemporaine et peut donc être révélateur d'un fonctionnement plus global aujourd'hui. Il s'agit en quelque sorte d'une illustration de nombreux rapports de soumission-oppression.

Une idée commune affirme qu'un enfant ne peut être responsable de lui-même et ne sait donc pas prendre des décisions le concernant, que ce soit en terme d'apprentissage, de santé, voire même de goût. Catherine casse cette idée en l'illustrant de situations vécues avec sa fille, avec qui elle travaille à une relation basée sur la confiance et l'équité.

L'enfant existe pour elle d'un point de vue spirituel : « l'esprit d'enfant » pouvant être vécu par tous, et d'un point de vue physique et intellectuel : une « jeunesse ». Mais elle refuse les jugements de valeur et c'est ainsi qu'elle attaque les nombreuses casseroles idéologiques qui ont permis la

construction de l'enfant inférieur à l'adulte. Elle questionne ainsi Jean Piaget² en relativisant ses théories de l'apprentissage, qui reposeraient alors sur deux postulats : adopter un point de vue évolutionniste à échelle humaine et croire en l'existence d'une réalité objective. L'adulte serait l'aboutissement, le projet, l'idéal, puisqu'il détient La Vérité. Cette interprétation légitime une place de l'adulte à un degré supérieur à l'enfant.

**« La seule lutte profondément utile à mener, ce n'est pas contre l'autorité,
mais contre la soumission » page 15**

Catherine s'étendra longuement sur l'expérience³ menée par Stanley Milgram en 1960-1963 et qui porte sur la soumission à l'autorité. Nous l'avions par ailleurs évoqué à Bordeaux. Le cadre expérimental propose à des sujets d'aider à une expérience scientifique portant sur le conditionnement aux apprentissages. Un « savant » intime l'ordre de punir à coup d'électrochocs un étudiant, alors acteur, en cas de mauvaise réponse au test. A cet ordre donné de façon courtoise, sans menace, 65% des personnes vont aller jusqu'à infliger des électrochocs mortels, alors que, dans une enquête menée au préalable, la majorité des psychiatres ou personnes lambdas étaient assurés que cela ne concernerait que 1 ou 2% de personnes définies certainement comme ayant des pathologies.

Des résultats et de l'analyse de cette expérience, Catherine met en avant plusieurs éléments.

D'une part, la légitimité de l'autorité, incarnée par la fonction même du savant en blouse blanche, a comme rôle essentiel de flatter les capacités d'obéissance du sujet. Celui-ci ne risque en désobéissant que d'être désavoué par l'autorité, ce qui apparaît comme plus important que la souffrance et la vie de l'étudiant-acteur recevant les électrochocs.

D'autre part, une croyance commune (l'enquête préalable à l'expérience de Milgram évoquée plus haut) suppose que chacun disposerait d'un libre-arbitre dans toutes situations et ne se soumettrait qu'en cas de danger. Cette croyance est insidieuse puisque les sujets estiment avoir accepté librement toute la situation proposée. En conséquence, il est difficile de reculer et de refuser les ordres à mesure de l'intensité des électrochocs infligés. Continuer à obéir reviendrait paradoxalement à se convaincre de sa propre liberté de départ.

Dans cette expérience, autre chose en est ressorti : les femmes ont clairement exprimé un malaise supplémentaire. Tirillées comme les hommes, un autre conflit s'ajoute, s'interdire de montrer une sensibilité face au savant. Ces femmes expliquent par la suite qu'elles éprouvent ce même conflit dans leur rôle d'éducatrice où elle se doivent de tenir la tête droite pour rester crédible face à un enfant.

L'expérience de Milgram soulève une controverse où la question de la morale est posée. Les sujets ne sortent pas indemnes de ce vécu pour le moins traumatisant. Mais pour Catherine Baker, la sociologie se doit de se rapprocher des conditions réelles. Et dans la vie réelle, le mensonge est commun.

A l'école, l'objectif dit est l'apprentissage, mais l'objectif inavoué est d'inculquer l'obéissance. Faire acquérir de l'autonomie à son enfant cache le désir inavoué de vouloir quelque chose pour lui,

2 **Jean PIAGET (1896-1980)**, précurseur de l'épistémologie génétique qui se fonde sur l'analyse du développement de la connaissance chez l'être humain. Il rend compte de l'évolution de la connaissance à travers l'étude du développement de l'intelligence chez l'enfant.

3 **En lien** : en 2009, France Télévisions diffuse le documentaire « le jeu de la mort », mettant en scène un faux jeu télévisé (*La Zone Xtrême*) reproduisant l'expérience de Milgram. La différence notable est que l'autorité scientifique représentée par le technicien en blouse grise est remplacée par une présentatrice de télévision. Selon les premières estimations, le taux d'obéissance est de 81 %, supérieur au 62,5 % de l'expérience originale.

notamment d'être bien poli et obéissant face aux nombreuses figures d'autorité.

Catherine Baker évoque cependant le rôle des enfants dans ce rouage, puisque beaucoup d'entre eux l'accepte. Peut-être travaille-t-elle plus en détail cette question dans un autre chapitre du livre.

« En vieillissant, l'enfant sera forcé de comprendre que la communication, hélas, suppose l'utilisation navrante de plus petits dénominateurs communs. Il lui faudra alors attendre toute sa vie pour reconquérir sa singularité. » page 4

Catherine Baker est en colère contre tout un processus de soumission mis en place dès notre venue au monde. La figure d'autorité en la personne de l'adulte, « la persona » - le rôle dans une pièce de théâtre - la révulse car elle implique un passage vers l'abrutissement, la perte de sa singularité, et légitime les humiliations quotidiennes faites aux enfants, que cela soit dans les propos que dans tout un projet de société.

Qu'est-ce que cette fiche de lecture dit de moi et d'une question de recherche ?

Obéir est un mot plus fort et plus complexe que subir. Et j'ai pas été très honnête dans mon récit de vie car j'y vois une tendance à tenir un discours victimaire dans les situations de soumission vécues. Je n'ai finalement que peu exploré la dialectique dans mes apprentissages : l'oppression, et son corollaire la culpabilité.

Je me lancerais bien sur une recherche aux tournures positives, car dans cette pièce de théâtre jouée à la MFR pendant 7 ans, mon personnage a évolué et a craqué. Je n'ai pas envie d'être « adulte », en tout cas pas le rôle que l'on me propose. Mais il me faut désobéir et j'aimerais savoir comment on fait.